

# margelles

numéro cinq

printemps 2021

Anne Barbusse  
Jeremy Liron  
Daniel Leuwers  
Manuel Reynaud-Guideau  
Philippe Agostini  
Jacques Darras  
Basile Crespin  
Anne-Sophie Dubosson  
Jos Garnier



## Éditorial

Ce n'est pas un fait exprès mais nombre de propositions qui nous sont parvenues et qui figurent dans ce n°5 de la revue *margelles* invitent aux voyages. De Petros à Étretat, de Varangéville à Hébron ou encore Nashville..., ce n'est pourtant pas seulement de paysages qu'il est ici question mais de territoires habités, d'histoires humaines, de mémoires croisées et ravivées, de témoignages. Ici des villes ou des zones sub-urbaines, là le littoral, ou encore les murs d'une chambre sont ces horizons d'attente. Les mots et les regards portés sur les lieux où se nouent des drames, des désirs, des déceptions, des espoirs ordinaires, dessinent des contextes multiples, réels ou fictifs qui nourrissent en retour des écritures et ce, quelles qu'elles soient les formes qu'elles revêtent.

L'ailleurs que proposent ces territoires n'est pas seulement inscrit sur des cartes mais dans un imaginaire complexe de récits et d'images qui le précèdent et qu'il faut traverser encore et encore pour en prendre la pleine mesure. Mais, nous dit Yves Bonnefoy, «"Là-bas", ç'auraient été les mêmes horizons qu'ici, les mêmes seuils et les mêmes hommes, au mieux quelque variante sans grand relief au sein d'un unique réel. Et pourtant il est des esprits que cette occasion illusoire ne cessera de hanter. Ils croient côtoyer un arrière-pays qu'à un carrefour nouveau - le hasard aidant cette fois, ou grâce à un signe, soudain compris - ils pourront peut-être rejoindre. ».

Inventer ces territoires c'est un moyen de les connaître et peut-être, y cheminant, de mieux se connaître.

## Sommaire

Anne Barbusse / <i>À Petros, crise grecque [extraits]</i>	p. 6 - 13
Jeremy Liron / <i>Approches de la percée de craie</i>	p. 14 - 23
Daniel Leuwers / <i>Les amants perdus</i>	p. 24 - 29
Manuel Reynaud-Guideau / <i>Une mauvaise broussaille</i>	p. 30- 37
Philippe Agostini / <i>Topographies [extraits]</i>	p. 38 - 53
Jacques Darras / <i>L'Empire de la mer</i>	p. 54- 63
Basile Crespin / <i>Fight ghost town</i>	p. 64 - 81
Anne-Sophie Dobosson / <i>À tout rompre</i>	p. 82 - 89
Jos Garnier / <i>Le serre du milieu</i>	p. 90 - 95
<i>La poésie est là aussi</i>	p. 96 - 97
Les auteurs	p. 98 - 99

## Crédits photographiques

Basile Crespin : p. 64 à 81


Anna Agostini : p. 4-5, 6-7, 14-15, 80-81, 84, 96-97, 100

Adèle Nègre : p. 54-55, 98-99

P.A. : couvertures, p. 3, 21, 24-25, 30-31, 36, 38 à 53, 82-83, 87, 90-91

Conception graphique Philippe Agostini

Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, *Mon édition*, (Nîmes)



*Anne Barbusse / À Petros, crise grecque [extraits]*

j'ai perdu mon œil bleu  
 dehors les coupeurs de sarments coupent dans le mistral  
 tu m'as ôté les mots pour expliquer la blessure  
 un soir en rentrant il y avait un troupeau de moutons  
 au milieu des vignes  
 ne sont pas restés longtemps ont traversé le paysage  
 quelques jours ont disparu avec le temps

le gel s'est emparé du jardin défendu  
 le froid nous attaque du fond des bois  
 les arbres n'opposent que troncs tordus  
 les ceps sont noirs  
 alignés dans les toquades du vent épars

les rêves n'ont plus d'ailes  
 tu as coupé le souffle de la parole  
 tu as fermé le passage aux phrases  
 - Homère : *franchir la barrière des dents* -  
 sur le fil de l'hiver je me tiens à peine debout  
 dans les tâches obligatoires et vaines  
 je brûle des jours invécus

j'ai perdu mon œil bleu  
 je ne suis pas superstitieuse  
 mais j'ai la peur tremblée au bout du corps  
 je vous regarde sans douceur  
 je prépare un viatique pour le départ  
 je suis l'esclave du monde qui fabrique des nuages  
 avec l'hiver je suis livrée aux morsures des hommes  
 et je purge ma peine pour le suicide  
 pour l'illusion immortelle

j'envisage de changer le lieu de la douleur  
 je parle de partir  
 - l'intransigeance de l'année contraint à déplacer la  
 souffrance -  
 je ne puis comme vous répéter la vie  
 jusqu'à l'extrémité du souffle  
 - je range ma vie dans des cartons  
 je trie le règne des objets je jette l'inutilité accumulée -  
 quitte à pâtir de l'ivresse dernière des bateaux  
 - notre seule prise : la terre pourtant limitée -

j'ai perdu mon œil bleu  
 les clémentines de ton jardin commencent à pourrir  
 en silence  
 j'ai perdu le regard ébloui et amoureux de décembre  
 j'ai perdu le bleu de la Grèce d'hiver  
 - les clémentines ont commencé à pourrir le même jour -

j'ai des destins accrochés aux corps  
 et le souvenir de baisers à l'aéroport  
 - l'avion était à l'horizon -  
 dans la toute nuit les paroles aimaient encore  
 après j'ai trouvé les contradictions le déni la peur  
 la colère le silence

aujourd'hui au ras de l'hiver je porte tout cela  
 dans mon corps évincé  
 tu as coupé la parole comme on coupe le souffle  
 comme on coupe des sarments  
 la distance est meurtrie  
 - tu es bien séparé de la douleur des femmes -

tu n'as de vie que piétinée  
- et la douleur  
sais-tu les cauchemars de la douleur -

ma grand-mère réduite à une feuille d'iris  
les membres comme des feuilles d'iris  
le tout s'amaigrissant avec la mort qui vient

- je suis l'amante d'un président et au réveil je tombe -

j'ai perdu mon œil bleu à Athènes  
il faudrait revenir dans la même boutique  
mais il serait toujours perdu  
avec évidence incomprise

- sur la tête des arbres le ciel ne pèse pas  
mais je marche en poussant le corps qui se rebiffe -

ton corps a été si proche durant les nuits  
je l'ai perdu  
je suis devenue l'étrangère évitée  
la femme enceinte du silence  
qui a perdu l'œil bleu dans le froid incomplet

•

pour toi, à deux mille kilomètres, pour toi  
ma douleur n'a pas la forme de mon visage  
le froid revient avec la douceur permise  
relevée de brume  
avec la distance franchie j'ai perdu le visage  
de toute manière je partirai

- Stendhal, *l'amour a toujours été pour moi la plus grande  
des affaires, ou plutôt la seule* -

l'hiver se retourne sur mon malheur  
et rit de larmes froides  
j'accomplis les épreuves d'un roman de chevalerie inversé  
- la dame attend et n'attend pas -  
l'homme est l'ambivalence névrosée  
la femme poursuit une carte du tendre sans carte  
les règles sont perdues  
- notre monde est amer - la liberté se paie -  
je ne suis pas mariée avec la douleur  
le logos est mort

je ne m'appelle pas Pénélope je ne suis pas vouée  
aux vertiges inouïs des attentes féminines et vives  
- Bergman et les femmes attendent -  
tandis qu'Ulysse baise  
toutes les jolies filles de la Méditerranée  
je frôle l'hiver et je crée  
face à la passivité sexiste et à l'obéissance apprise  
aux générations de filles qui baissent leur tête vierge

je tisse encore et l'ouvrage et le temps  
je tisse les cris et je tisse l'espace cru  
face aux désirs des prétendants à qui j'offre  
un corps concret  
mais ma fidélité abstraite sera fille de la mer

•

le bateau de bois est posé sur le temps  
- c'est un jouet inversé de mobilité -  
ne flotte pas ne peut avaler l'espace  
se pose délicatement sur le temps de la maison  
c'est un bateau enfermé  
pourtant les voiles ont des désirs

je ne marche que sur le temps que tu m'accordes  
je ne compte que les jours qui me séparent de la vie avançante  
je n'ouvre que des mystères d'espace

à deux mille kilomètres on peut encore aimer  
cela a le goût irascible de l'attente des femmes  
- Bergman, mais plus de patience -  
contre moi tel un secret je couve  
le souvenir de l'odeur de ton corps  
- cela tu ne me l'ôteras pas, mes souvenirs avec leur  
fraîcheur passée -  
de toute manière si tu me refuses la parole  
je n'ai plus que les mots écrits  
- si peu dans janvier désert et tiède  
avec la fausseté impartie  
il est pourtant - je le sais -  
des livres qui ont fait des révolutions -

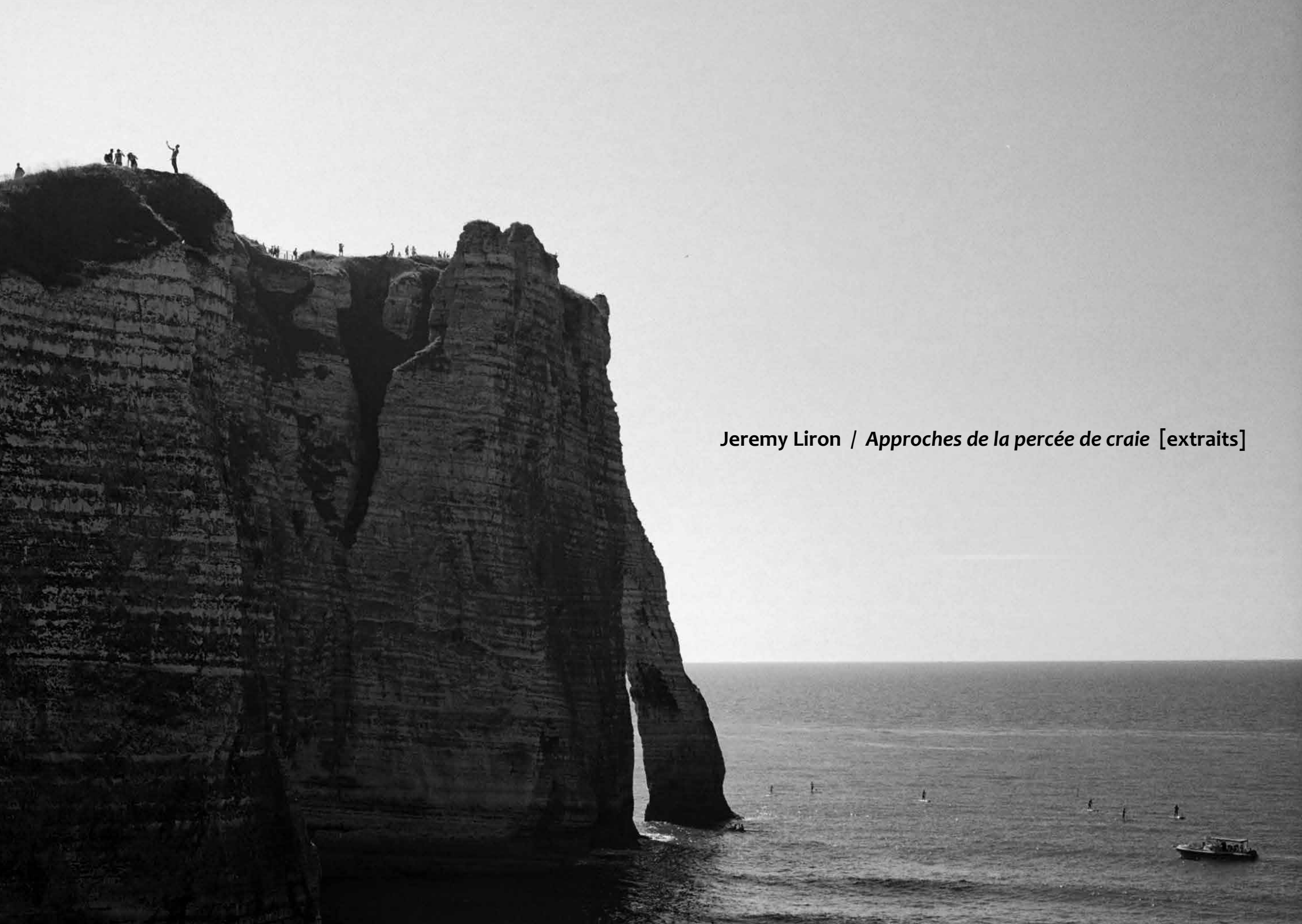
le bateau de bois a une coque verte et les mêmes désirs  
cela cultive des imaginations vives  
- *les amours imaginaires, mais l'apparence sans l'être,*  
Xavier Dolan est un prodige de lumière -  
je partirai et je fermerai la porte de la maison  
j'apprendrai à avoir une clef  
le bateau ivre portant pavillon grec partira

quitte à souffrir  
- *I know what it costs* -  
entre deux souffrances je choisis la moindre  
- la solitude a plus d'amertume que l'amour et la mer -

•

---

extraits d'un recueil inédit, hiver 2010/2011



*Jeremy Liron / Approches de la percée de craie [extraits]*



Je ne suis jamais allé à Étretat qu'à travers les toiles de Monet et de Courbet. Son nom s'associe ainsi, dans mes atlas et cartographies subjectives, à ceux de Barbizon, de Giverny, à la Sainte Victoire, à la Promenade des Anglais sous les fenêtres de Matisse, à Notre Dame trônant sur la Cité sous le pinceau de Marquet : moins des topographies en somme que des lieux de peinture avalés par cette galerie contiguë aux espaces de la vie courante en quoi consiste l'art.

J'ai habité longtemps ces pays comme certains ont bercé leur enfance aux récits de voyages, aux illustrations gravées de Jules Verne, aux cartes, ajustant la représentation qu'ils se faisaient d'eux-mêmes au support sur lequel ils la projetaient. Peut-être m'y rêvais-je en ces moments pinceau, frayant parmi les touches de couleur, éprouvant le rugueux de la toile crue ou les viscosités de l'huile. Caressant l'onde des surfaces, l'immensité euphorisante des paysages. Peut-être endossais-je l'identité plus équivoque d'un être moins nommable encore que celui qui hante et refaçonne par son anxiété son terrier dans le fameux, étrange et fascinant récit de Kafka ? Une sorte de principe ou de souffle ? Je retournais sur le monde celui que j'apprenais des peintres, peignant du regard sous les indications de Van Gogh, de Monet, de Gérault ou de Delacroix. Les nuages consistaient en quelques coups de brosse, en couleurs essuyées. Les fourrés étaient montés en touches vigoureuses sur un fond rouge anglais pour faire vibrer le vert. J'habitais un monde peint.

Étretat, petit nom « nerveux et sautillant, sonore et gai », que Maupassant imagine né du bruit des galets roulés par les vagues, a longtemps consisté pour moi en un lointain asujetti à l'empire de l'art, pris dans les pages des publications que je recevais alors par abonnement.

Sans doute un *Coucher de soleil* de février 1883, dans sa dominante mauve ou jaune pâle comme ceux qui sont identifiés par les numéros 816, 817, 818 dans l'inventaire Wildenstein. Ou un de ceux qu'il fit encore à l'automne 85 depuis la terrasse du casino sur le même modèle, laissant cette fois apercevoir la plage au premier plan. J'ai une quinzaine d'années, peut-être un peu plus. Autour de cette émergence le reste est flou.

Le principe de reprise ou de répétition qui associe certaines toiles comme les témoignages successifs d'un même moment ou des variations colorées attachées à un même motif, point fixe jouant comme témoin ou repère alors que la mer flue et reflue, bat autour d'un écueil ; les infidélités des reproductions enfin, n'aident pas le travail d'anamnèse. Les images se confondent, se démultiplient encore. Celui que j'étais alors en outre n'est plus, enfoui et digéré par les peaux successives que j'ai endossées. Oublié et étranger. Je l'entrevois au loin sur un rivage, pareil à une énigme. Une borne ou une stèle, comme celles que les navigateurs venaient poser sur ceux du nouveau monde, gravés du nom du roi, marquant les confins des empires qu'ils travaillaient à étendre et fixer. Ce que j'en ai hérité m'est parvenu en pièces de bois flottés, débris d'épaves, fortunes de mer que l'on trouve dans le sable sur les plages. Ce que les Japonais nomment *nami-nokori* : « reste de vagues ». Et probablement le souvenir que je me suis fait relève d'une combinaison imaginaire et personnelle née de l'assemblage ou de la superposition de plusieurs tableaux combinés découverts à l'époque, dont le caractère mobile, les nuances indécidables, les façons ondulatoires et convulsives répondant aux coups de sonde de la mémoire, viennent des contradictions qui s'y rencontrent.

Tout cela confère finalement à l'image quelque chose de vaguement atmosphérique et trouble, se silhouettant en lisière des déterminations du langage et du champ visuel, là où la sensation prédomine sur la vision et l'imagination lâche la bride à sa fantaisie.

La masse sombre, quoi qu'il en soit, entre par la gauche, semblable à une muraille opaque se découpant en contre-jour pour se conclure à mi-course au centre du tableau par un arc caractéristique prolongé d'une dent. Au premier plan la mer s'anime de vaguelettes, travaillée à petites touches horizontales tandis que le ciel étire des lueurs dans des nuages filants. Nous sommes aux limites du jour, aurore ou crépuscule, dans ces moments calmes où le monde se rassemble ou se recueille. L'ensemble tient de la révélation et la forme se détache, absolue, comme le père dans la Trinité de Masaccio, soutenant le Christ.

Ainsi se désignait Étretat sous la signature de Monet, comme quelques pages plus loin Argenteuil devait s'associer définitivement pour moi à ces touches épaisses orangées vivement brossées, comme désinvoltées et sauvages, par lesquelles le peintre créait l'effet d'un reflet dans un tableau de régates. Argenteuil que salira plus tard une facturation abusive d'une obscure entreprise qui y avait installé son siège social : des immeubles ordinaires aux parois de verre fumé prenaient la place des canotiers. L'administration avait raison du printemps éternel et de ses reflets fauves.

S'il m'est possible, pour me remémorer et décrire la toile ou les toiles qui devaient associer pour la première fois une image au toponyme d'Étretat, de nommer ces éléments que le tableau représente – mer, vagues, reflets, falaise, ciel, nuages, voiles ou soleil couchant –, qui renvoient tous à cette réalité palpable dont je peux faire l'expérience par

mon corps, absorbé sur un rivage par la contemplation du paysage ou le plaisir de savourer un instant, ce n'est pas seulement à cet écho que le tableau m'introduit. Il n'est pas simplement une manière d'indice menant au reflux de souvenirs et sensations mêlés par lesquels un moment passé pourrait être en imagination vécu à nouveau, ou une expérience pourrait, par la conjugaison d'autres jugées semblables, être suggestionnée.

Un tableau n'est pas, malgré l'usage qu'en font trop souvent les manuels scolaires, un simple document, ni même, aussi figuratif soit-il, une simple représentation. Il instaure une expérience autre, immobile, silencieuse, teintée de mélancolie, dépourvue de hors-champ et qui ne nécessite aucun écho à la réalité visuelle pour générer un monde dans lequel une part de notre expérience sensible se projette, dans le même temps qu'il se loge en nous, comme le font les images dans un album de photographies.

Car aucune image, aucun tableau ne nous est accessible, sinon dans l'équilibre, le moment suspendu, abstrait, qu'il fait advenir dans le temps du regard. C'est « un lieu inexistant, comme l'écrit si bien Jean-Louis Shefer, hors son équilibre ou son chahut de formes et de couleurs où personne n'eût pu résider, hors ce moment suspendu, cette arête ou couteau plongé dans l'épaisseur d'une surface impossible à arpenter parce que, comme un ciel qui ne peut absorber les brumes dont il naît, roule sous la lumière changeante des jours et déplie indéfiniment le velours, tantôt, le bois, l'eau que notre regard sollicite – et qu'à lui seul, il comble le désir de voir jusqu'en ses détails résolus en grains, en poudres, en traces de pinceau ce qui n'existe pas. » Et sous le pinceau, Étretat n'est qu'un rêve de peinture. La traduction physique des sentiments d'un homme, de l'appétit d'une époque et des outils de sa philosophie.

Le train aujourd'hui s'arrête à Bréauté-Beuzeville depuis où il faut poursuivre en voiture ou en bus pour rejoindre Étretat. On fend un paysage de plaine entre champs de lin et pâtures grasses que ponctuent des vaches laitières comme on en voit sur les toiles de d'Aubigny, de Rousseau, de Raymond Lecourt ou des impressionnistes qui fréquentèrent à Barbizon et à Étretat l'auberge Ganne ou la ferme du Mont. Bientôt se laisse deviner par la fenêtre quelque chose d'un dégagement ou un appel d'air à l'endroit que joignent le ciel et la terre qui n'est pas seulement le fruit de l'attente et du fantôme qu'elle suscite immanquablement : un palpable tremblement de l'air en indique l'aura. Une subtilité dans le dégradé bleu a sinué dans le feuilletage de la conscience. La mer se devine dans les parages du visible, auréolée du désir que suscitent les portes dérobées. Invisible, distante, elle retient son effet. Et bientôt le trajet conjugue à la dérive lente, à la litanie des bosquets miroitant dans le ciel une confusion de nuages indéterminés auxquels s'accroche parfois ceux de Delacroix, de Constable ou de Boudin, l'excitation contenue de l'éminence d'un événement. Je me demande quel virage, quel vallonnement m'en laissera deviner furtivement la teinte pour tracer définitivement la découpe d'une côte, orientant la géographie vague qui bouge encore dans ma conscience.

Il semble que l'on peut rouler ainsi des heures étirées et flottantes à travers le paysage que fait l'attente à l'intérieur de soi. Laisant glisser dans l'œil l'indication fugace, à peine ralentie, de vies qui semblent étroites et simples, résumées à l'ombre d'un pommier, un petit corps de ferme, un jardin clos bosselant à peine l'horizontalité foncière. On les considère avec la distance objective qui se fait à longer les arrières-cours, les vérandas, les balcons d'un quartier qu'on traverse dans un train de banlieue, les fenêtres des immeubles qui



font chacune comme un petit théâtre, un téléfilm dans la nuit alors qu'on passe dans la rue, spectateur invisible parmi les ombres.

Suspendu entre un départ dont le lieu désormais s'estompe presque tout à fait et un terme que je ne peux localiser je me vois semblable au voyageur de *La Presqu'île* de Gracq, laissant refluer mes pensées, mes souvenirs dans un nouage engourdi. Ne les habitant qu'à moitié, assez distraitement, divisé par les diverses vues qui se font dans ma tour et que j'emprunte aléatoirement. J'imagine derrière le regard des vaches qui surprennent mon passage un semblable suspens où aucune pensée jamais ne se conclut. Comme des images qui ne rencontreraient aucun écran, se dissipant dans une existence sans témoin.

Des panonceaux annoncent l'Auberge ou le camping de l'Aiguille Creuse, le château des Aygues, ancienne résidence d'été des reines d'Espagne, le Clos Lupin, alors que pivote bientôt lentement sur lui-même le clocher gris de l'église. Tout indique que l'on ne peut entrer ici, non en laissant derrière soi tout espoir comme le déchiffrait Dante à l'entrée des Enfers, mais en adoptant le guide ou la main-courante d'un récit mêlé d'anecdotes historiques et de fictions.

Abordant le village, on y voit encore la gare qui, construite en 1895, cessa d'être desservie en 1951 pour être finalement convertie récemment en camp de vacances.

À quelques pas, contre le commissariat de Police, on voit dans les herbes s'interrompre les rails sous un bout de quai enfriché désigné par le nom de Philippe Zündel dont il est précisé qu'il fut à l'origine du premier train de tourisme voué à desservir depuis Paris la station balnéaire. Je me surprends à projeter sur ces vestiges ordinaires tout un imaginaire romantique où se mêle ce goût des ruines qui court du XVIe au XVIIIe siècle, de Pieter van Laer ou Paul Bril à Hubert Robert

et Piranèse, en une résurgence de ces morceaux antiques qui habitent la peinture de la Renaissance. Méditations mélancoliques sur l'impermanence des choses, la fragilité des empires, auxquelles s'accrochent ces images qui, dans nos archives collectives, métaphorisent l'exil que connurent les déportés vers les camps de la mort ou les plaines de Sibérie. S'y superpose un mouvement de foule qui emprunte son noir et blanc et sa vitesse étrange aux films des Lumières, arrivée en gare et sortie d'usine mêlés.

Il n'existe pas plus d'homme sans mémoire, écrit l'historien et archéologue Alain Schnapp, que de société sans ruine.

Je me dis : ça aurait été un livre sur Étretat. Un livre qui s'engagerait à suivre, depuis la visite de ce petit village normand par Hugo, Delacroix, Courbet, jusqu'à Monet, les diverses révolutions techniques, sociétales, esthétiques qui ont façonné le XIXe siècle.

[...]

---

Extrait de *Etretat - 1865*, texte inédit, écrit en résidence, à l'invitation du festival *Terres de paroles* et de l'association *Le Révélateur*. Ce texte qui dialogue avec des photographies de Cyrille Weiner est à paraître en été 2021 chez Dehors éditions avec, en parallèle, une exposition.



Daniel Leuwers / *Les amants perdus*

Impossible de savoir à l'avance ce que sera le doux combat  
 et même si combat il y aura vraiment  
 Les corps ne se sont plus touchés depuis des ans  
 Les corps se sont isolés  
 ont vieilli chacun de leur côté  
 La chaleur et la lisseur se parleront-elles d'abord  
 avant l'exploration lente ou rapide  
 Ils ne se reconnaîtront peut-être plus  
 S'aboucheront-ils aisément

Il y a les bouches d'abord et les langues qui se prêtent  
 Il y a le long fleuve qui descend  
 bordé de tendres montagnes  
 Il y a la forêt désirée  
 crainte aussi en son écrin  
 et la douce danse qui se profile  
 tout en bas  
 de côté  
 de face ou redressée  
 Il y a les éclats du silence et l'élan des mots indécents  
 Il y a que l'on est seul et nu  
 La solitude sans fard s'exhibe  
 L'amour commence avant même la tempête  
 Il y a un tatouage au secret de la peau  
 et la chair qu'on invente pour cacher le secret  
 Il y a que le secret n'est plus secret  
 il réclame le sacre des amours éventées

Il y a le corps qui pèse sur le lit de promesse  
 drap qui le protège  
 comme au temps de la mort  
 Il y a le corps qui guette l'œil de l'autre corps  
 et attend son assaut lesté de tout secret  
 Il y a la voix sacrée qui parle  
 pour les amants perdus  
 retrouvés  
 ou vaincus

Il y a le jour  
 Il y a l'amour au jour le jour  
 Il y a la joue lisse où le baiser se glisse  
 Il y a la bouche qui attend le délié de la langue  
 Il y a l'oreille où l'amour en creux frissonne  
 Il y a le cou apte à boire la saveur salée  
 Il y a les seins très frêles qui émeuvent toujours davantage  
 Il y a la taille que les deux mains enserrant sans serrer  
 Il y a le ventre qui bientôt livrera ses extrêmes  
 Il y a les jambes longues qui incitent à la caresse  
 avant la remontée fatale  
 Il y a aussi le pied  
 le suçage d'un orteil  
 la courbure pinçante de la plante  
 Et au terme des blasons  
 le sexe  
 aux appellations dérisoires  
 dans la suffocation  
 le supplice  
 la savante charpente

Bien sûr  
rien n'exige d'être dit  
La suggestion suffit  
Inutile de nommer les élus de l'amour  
de les inscrire sur le drap noir des sèves blanches  
ou sur le drap blanc des peurs et des joies les plus noires  
Amour  
chant dérisoire  
s'il donne les noms  
les outils  
la vilénie sublime  
l'abîme sans habits

•

Il fait froid sur la terrasse du café de Tunis  
Il fait froid malgré le soleil qui caresse mon bras  
C'est le froid d'un cœur sans nouvelles de son amour  
C'est le goût perdu du baiser ancien  
rêvé sur d'autres lèvres  
qui parlent une autre langue  
et me laissent sans voix  
Il fait froid  
et les taxis jaunes filent vers l'aéroport  
sous les yeux de cendre de celle qui brisait les volets  
et me menait dedans la plaie  
où les douleurs s'inversent en ardentes douceurs  
Il fait froid  
et je te cherche dans les années profondes  
comme à Dakar jadis  
en pleine lumière  
sur la route de la Corniche  
avec la même attitude si belle  
sous le volant ductile

et la caresse osée  
et les pleurs de désir éperdu pour les années perdues  
à Tunis  
à Dakar  
à Porniambuc  
le long de toutes les Corniches avalées par la roche

•



Manuel Reynaud-Guideau / *Une mauvaise brousaille*



Ivre, lire, ouvrir, alléger l'habitable, les abeilles, têtes chercheuses, tresser des fils teintés, sèves éveillées dont les lianes décrivent des légendes, véloces, aux crocs et ronces féroces s'élançant contre l'imperium, y renoncent, préparent plutôt les mots, ces guérisons poussant les murs, cascades d'idées crades, d'eaux usées au goût de framboise, d'anémone, de venin, virage vipère, écailles de combat, vilaines entailles, griffure, écriture.

Offrir le contretemps des rebondissements en cavales, chevauchées entêtantes, inhérentes à la fête qui se déroule tout bas, dans l'indistinct et la discrétion. Ces bourdons, quand ils passent, laissent de longues empreintes ; ils tremblent dans leurs soubassements, aires en cercles, grottes gutturales, tertres aux trésors, enfouis, infinis, dans la fuite du temps et les veines du quartz. Expérience olfactive, observe les détails, ressent les coïncidences, l'attention qui ricoche bout à bout. Retour à l'observation, description par fragments, matériau de l'écrit, énumération, assemblage, déplacement.

Paysages indéterminés, siècles indécis, lieux non reconnus, sans dates ni époques ; ordonnancement dans l'instant éprouvé. Le texte comme éboulis, récits, débris, recueil de résidus, essai, document... mille façons de fiction.

Chronique des lieux simultanés, collier d'archipels. Tramer les siècles, les continents, les confins comme les quartiers, les hameaux reculés. Avant l'histoire des hommes, là où la science disparaîtra. Sédiments, strates, goudrons, pelli-cules polluées, particules lourdes, crème bouffante, crème de boue, bouseux, tailleurs de pierre dans les cratères, carrières lunaires, disquieuses, explosifs, matières visqueuses, bouillies de roches fibreuses, amiantes fiévreuses, brèves, bréviaire, bestiaires, blocs de mots bétonnés ; malpoétiques. Peu de préciosité, appauvrir la syntaxe pour libérer les images ; prendre les raccourcis, paragraphe irréductible ; ficelles impos-

sibles à tirer du volume compacte, minéral ; lier les éclats en une pierre reconstituée, fossiles pris dans le marbre, paillettes de silice. Histoires qui s'égareront à peine ébauchées, mal dégrossies, sans fin, trouées, cassées en route ; le sens mis sur la voie sitôt barré, traquenard, chemin qui mène nulle part, diligence dans le fond d'un guet-apens, bandits surgissant, dérive la phrase, digressions de maquisards, sortie de route, porte-conteneurs détournés et disparus des radars. Tailler des chutes, réduire les copeaux plus fins encore, misérables, les plonger dans la glue, malaxe, filtres et touillages ; et se figent en séchant, offrent l'orfèvrerie terreuse, l'alchimie à l'envers. Petit objet de limons condensés, élevage, piège à poussières, bien fixer la bâche là-dessus, le chlore, clore.

•

Anse, grève, laisse de mer. Dimanche silence, bruine estompante. Bateau échoué dans le jardin vert humide. Ardoise, ciel, mer, gris unique. Plage blanche. Rousses les algues et les bruyères. Tableau simple de l'océan, qu'en dire? Les conflits terrestres, géologiques, les forces de fabrication du monde que l'on peine déjà à découvrir à l'intérieur des terres - métier choisi comme un oracle au cœur du quotidien - semblent annulés par ce côtoiement de l'infini marin. C'est à défaut et de mémoire que l'écriture se repasse les grands travaux de l'arrière-pays ; tranchées d'autoroutes, masses et dislocations des périphéries urbaines ; béton contre âge des roches, fonctions troglodytes des parkings *Vinci*, plateaux égalisés des zonages commerciaux et tertiaires.

Le sens de combat, porté par la description - la marche au travers de ce monde actuel - s'oublie dans ces instants météorologiques. Avec le vol des oiseaux de mer s'éloigne le défi, la mission de colère. La petite maison vue sur les ondes,

ça procure l'oubli, l'arrêt dans la course. Pas grand chose au récit ouvert. Le village lointain disparaît sous la pluie. Et ? L'indistinction à l'ouvrage, percée, ponctuée par un rayon lumineux, focale sur tel bout de lande endormie dans l'automne. C'est tout un mode littéraire, *facile*, de l'abandon. La contemplation qui leurre nos rapports terrestres, nos interactions matérielles brutes, celles des engins d'excavation, les fosses, les carrières, les pollutions permanentes. Même ce goudron échoué nous figure à peine le transport mondial des matières, creusées, déplacées, flottées, échouées... les entrailles d'un désert reposant sur les roches océaniques. Et la poésie des phares... fantôme nostalgique, touristique... *un signal, une lumière dans le vide*. L'inverse, le signe tangible des circulations mondialisées, de lignes qui raclent sur ce globe, les porte-conteneurs comme le peuple des routiers. / Envie de BTP, de pas faire semblant, de chantiers furieux. / Le combat reprend, face à la préservation du *beau pays*, aveuglement boutiquier, tour de passe-passe patrimonial. S'il y a beauté, c'est entière, dans le caché de la production - corps à corps permanent avec les énergies constituantes du lieu - et non dans la carte postale émouvante d'une pseudo immanence océane, cette cape d'invisibilité qui recouvre le pays d'un vernis notarial, injonction au lissé.

La course, au travers. Perforer dans la masse, tout-terrain, hors d'haleine, improviser ventre à terre, le pas, la marche, fend la bise. Maison-témoin, écomusée, royaume fermier et le GPS qui bousille toute invention d'un trajet. Passager, c'est le nez collé à la vitre ; ne rien en perdre ; façades, bosquets, pâtures, barrières, abris, falaises, arbres maigres, creux, éboulis, fragments bruts. Balades ringardes des fiches rando, souhaits de données, parcours ludiques. Les antennes locales du tourisme y vont de leurs documen-

tations. Comment parcourir, comment cheminer, comment marcher pour les nuls. Qui décide du trajet ? Qui est le traqueur ? Stagiaire ric-rac, blogueur vite fait, community manager. Tracer c'est faire sa trace, courir, invoquer à la hâte, juste branché sur le dénivelé, la boussole en arrière-pensée. Traversante, en terrain varié, toute la marche perforante. Pour finir sur des bouboucles.

La marche, nouveau filon d'un tourisme culturel, loisirs à pied en toute convivialité, greenwashing comportemental. Groupes de retraités en bâtons sur la plage, randonnées urbaines, cheminades artistiques... jusque aux bons vieux stage de survie en milieu hostile. Dérive survivaliste, pique-nique gentil qui vire au cauchemar. / Envie de les jeter dans le canal, débarouler du terrils /. Faites leurs en baver, en mode militaire. Passe le mur !, monte la corde !, rampe dans la boue !, mange des racines !, dort dehors la nuit dans des habits trempés... La faim, la peur. Marche ou crève.

•

Conteneurs empilés sur plusieurs étages, aux faces entières découpées, ouvrant sur la plaine où montent des fumées qui rejoignent les longues bandes de nuages suivant haut le sol. Purin, creux, bocage mouillé ; troncs au sol, forêt tempête ; gouffre bâché, tas fumant ; ferme esseulée parmi les champs céréaliers à la courbe d'horizon lourde et sombre. Châteaux d'eau sous la pluie, maisons recouvertes de lierre rouge, pylônes en nuées d'oiseau. Terrains de loisir, pontons de pêche, cabanes à poules, réserves de bois effondré.



La fille dos à la vitre a replié ses genoux et les pieds en chaussettes sont doux sur le siège. Il remonte à cinq le wagon, brassards oranges, jeans, burnes, crosses. Le dernier passe, nuque-longue, suant dans son blouson bouffant en cuir marron, continu presque sa parade menton haut, mais l'œil se baisse, lent, visqueux, se pose sur la banquette et les pieds déchaussés. Voilà ! Gros Papa est là, zèle de morale crasse, injonction, éducation, vos parents dis donc ! Il ne sort quand même pas son arme. La fille aime pas l'autorité mal placée, là on est dedans. Pas d'autre chose à foutre ? C'est votre métier ? Le ton monte, voisins gênés, violence souterraine, légitimé d'brassard. Les larmes montent.

*Ici l'agglomération bâtit pour l'avenir.* Barrières bétons, murs anti-bruit au ciment moisi, bordures routières végétalisées, verticales de tôles ondulées, surfaces multi-enseignes, chambre froide, locaux disponibles, tailles de pierres tous styles, produits régionaux depuis 1875, bar-snack, camping-car park, menhir en plâtre. Les grands nuages blancs déroulent leur caravane. Buis, genêts, bruyère arrondis par l'air, pèlerinage de poids-lourds flottant. / Le trajet détermine les observations, leurs ordres, leurs classifications, succession d'objets, liste de signes. / Erreur de GPS, buse sur un poteau, hangars paysans, citernes, maquis triste, calvaires animistes, ruine aux arbres prédateurs, restes de chapelle, pierres à lichen. L'hiver avant l'heure. La fin des terres.

•

---

*Une mauvaise broussaille* est extrait de *Quartz à paraître* chez Bruno Guattari Éditeur courant 2021



Philippe Agostini / *Topographies* [extraits]



















Jacques Darras / *L'Empire de la mer*

## L'ultramarine

Le vent souffle sur la Manche depuis plusieurs jours. Les vagues cavalent au rivage dans une grande liberté d'images. Une même dépression enveloppe l'Angleterre de l'autre côté de l'horizon, là où les falaises accentuent le degré de la pente marine, créant de bondissantes douves au château crayeux naturel. Faites venir Shakespeare à la côte qu'il écrive une suite à son Lear, son Mac Lir. Que l'indécision se rejoue entre la féodalité de la Nature et la population des bourgs, la bourgeoisie urbaine.

Hier soir à la télévision, une émission grand public - donc fort ennuyeuse - suivait le destin des Plantagenêts. Les réalisateurs alignaient platement les forteresses, courant d'une église l'autre, photographiant d'en haut, comme d'avion, les gisants de Fontevrault. Des images, pas d'imagination ! Avaient-ils seulement mesuré l'obstacle de la mer aux déplacements d'alors des deux côtés du royaume aquitain ? Aucunement, franchir la Manche allait de soi, ne comptait pour rien. Incroyable cette négation du temps sur les lieux mêmes de son exercice favori, l'Histoire. Jamais pourtant royaume n'avait campé simultanément sur deux rives jusqu'à ces Angevins ayant modelé une Europe maritime occidentale, pays des marges terrestres, des anses, des caps et des baies, des îles lointaines que seules les légendes rendraient habitables. Tristan navigue voile noire voile blanche, Yseult l'attend dans la patience des heures. L'amour se déchire comme un foc, ingère les tumultes de la tempête, la

romance maritime garnit ses coffres que pilleront les corsaires du romantisme futur. Il ne suffit pas d'aligner les dates ni les filiations comme autant d'échelles mortes, il faut les faire glisser, coulisser à l'huile des désirs et des sentiments. L'inouïe Aliénor, deux fois reine, petite fille de Guillaume et mère de Marie de Champagne, possède toute l'énergie de la littérature en elle qu'elle transmue en complots politiques. Avec son ami Bernard de Ventadour, elle convertit l'Angleterre au vin claret de l'amour, invente Arthur dont elle sera Guenièvre, sensible qu'elle est aux prouesses des jeunes Perceval. C'est une civilisatrice née, une des rares ayant conjugué dans son règne l'amour des lointains infinis et les contraintes de la proximité, y compris dans le confinement des prisons. Souveraine égale en désirs et ambitions à Henry II son mari, génitrice de dix enfants, protectrice des poètes, voyageuse dans l'enfermement du temps aux citadelles de Chinon comme de Winchester, cette reine, cette femme déborde son siècle en vitalité créatrice.

Pénétrez aujourd'hui à Poitiers dans le Palais de Justice et découvrez la salle des réceptions et des banquets qu'elle y fit construire pour la cour d'Angleterre et d'Aquitaine, vous découvrirez l'amplitude de volume qui eût convenu à une société maritime impériale conjuguant deux rivages, deux pays. Ce vide architectural où passent furtivement les ombres de la République judiciaire semble attendre les danseurs d'un bal qui se seraient volatilisés, sur une musique d'outre Manche, d'outre vagues du côté de Douvres ou de Glastonbury.

L'impression prévaut d'une Histoire à réécrire ou à continuer d'écrire, parce qu'elle ne serait pas bien fermée.

## L'Intrus dans le tableau

Nous avons passé l'après-midi à dialoguer sur la terrasse. La dégustation de soles achetées à Dieppe et préparées de manière exquise, persillées, avait comblé nos appétits stimulés par l'air marin.

Un livre d'art ouvert devant nous le confirmait, nous dominions un étroit ravin touffu peint en son temps par Claude Monet, lequel avait peint d'en bas la falaise friable et d'en haut la mer que nous contemplions, bleu cobalt alors que nous parlions. Nous étions des couples du XIX<sup>e</sup> siècle ajoutant le son de leurs voix à une toile impressionniste : *Le Déjeuner sur la terrasse au-dessus de la mer*. Nos paroles planaient pour ainsi dire, tels d'oiseaux à contre brise, guère pressés d'atterrir mais éprouvant avec délice la résistance du temps. Il y avait du bonheur à cet instant et je m'en envoie la carte postale à moi-même en écrivant ce texte.

« Souvenir de la falaise de Varengeville ». Un seul détail me gênait, à savoir que la mer à cet endroit se gagne suivant des marches taillées dans la craie qu'il faut remonter avec souffle, surtout lorsque le corps s'est lesté de vin et de soles grillées. De plus, à marée haute, les degrés de craie tombent directement dans l'eau dans laquelle le baigneur novice des lieux pénètre avec prudence de peur de se couper aux affleurements des rochers. Claude Monet aime la mer de préférence inaccessible, je préfère une approche plus sableuse, plus accueillante au corps. Pour l'esprit, une terrasse dominant l'horizon conviendra. De quoi parlâmes-nous ? De la période politique fluctuante, grosse de périls - d'écueils futurs. Une situation nationale confuse s'était décantée, laissant les citoyens reprendre souffle à bonne altitude. Qu'importaient les éboulis argileux, ils n'affecteraient la terrasse que dans cent ans ! C'est alors que la couleur de la mer changea,

plus verte tout à coup que bleue avec le vieillissement de la lumière.

Nous envisageâmes une promenade jusqu'à l'église Saint-Valéry. Le lieu est célèbre, localement. Cimetière marin au Nord, symétrique de celui de Sète au Sud, il est assurément moins connu si pas moins spectaculaire. Depuis le mur de l'abside, le regard mais le pied aussi bien plongent quasiment sur Dieppe, telle une offrande soudaine de la religion à la mer. L'herbe s'abaisse jusqu'à l'eau dans une espèce de fusion mystique scellée par les premières lumières du couchant. Camaïeu, les verts se complètent et se nuancent, dans la compagnie de placides normandes dont la rumination prend une teinte métaphysique.

Paul Valéry n'est pas enterré à Varengeville mais y est célébré le saint, connu par plusieurs chapelles côtières jusqu'à la Picardie. Nous nous engageâmes dans des sentiers bocagers à une seule voie et arrivâmes à l'église vers dix-huit heures. J'eusse aimé y entrer une nouvelle fois voir les vitraux d'Uzac et de Braque, dont les noms, sinon l'art, riment entre eux mais d'Uzac nous ne vîmes comme il se doit que le dos, l'église étant fermée. Restait la vue d'ensemble depuis les tombes, grandioses dans leur monumentale mise en scène des corps.

Comme nous remontions la pente en direction du caveau d'Albert Roussel, rehaussé d'un cube en métal vert sculpté de cortèges antiques, un léger émoi troubla soudainement le silence. Un homme venait d'apparaître à la grille d'entrée, bouquet de fleurs à la main. Tout de suite nous frappa l'incongruité. D'un certain âge mais habillé d'un short comme s'il venait de la plage, l'intrus semblait fébrile, saisi d'une incompréhensible urgence. Toujours tenant son bouquet, il

commença de courir à petits pas entre les tombes. Ses fleurs étaient blanches, enveloppées d'un banal papier d'emballage lié par du raphia. Arrivant à ma hauteur, alors que je quittais Roussel, il me lança « Où est la tombe de Georges Braque ? ». Je la lui indiquai : « L'oiseau en mosaïque », qu'on voyait quelques mètres plus haut. On ne peut pas manquer cet écran dressé comme un chevalet face à la mer. Capturé dans la pierre l'oiseau braquien ne cesse plus de s'envoler. Quelques secondes plus tard, nous retrouvâmes l'homme agité, tambourinant à la porte de Saint-Valéry.

Avait-il oublié son premier dessein ? Nous le laissâmes à ses incertitudes, alertés par la lumière déclinante et la longueur de la route du retour. La folie, fût-elle douce, pose la question de son origine. Elle a, pour elle, de faire irruption de manière théâtrale. Elle est plus vraie en ce sens. Cet homme avec ses fleurs blanches avait quelque chose d'Ophélie effeuillant son bouquet à travers la cour danoise comme si le monde était d'abord et enfin un cimetière. La preuve, son apparition, que j'aurai retenue de cette journée par ailleurs si tendrement heureuse par le climat comme par les couleurs.

Le bonheur est dans la nuance, la vérité dans l'irruption. Nous sommes une société majoritairement heureuse, toujours ébranlée par les chocs irruptifs.

•

### **Contre-enquête maritime**

Kamel Daoud a eu une idée simple et géniale, aborder un roman célèbre par son côté aveugle, le réécrire et lui inventer une autre fin.

J'avais eu cette idée, il y a longtemps, concernant le même roman. L'engouement mondial ayant accueilli la parution de *L'Étranger* d'Albert Camus m'était vite apparu suspect. Je n'aimais pas ce livre, alors que la figure de Camus lui-même m'attirait. Le journaliste de *Combat* – le journal que je lisais dans mes années étudiantes – me semblait authentique, le romancier, assez artificiel. Devant lire *L'Étranger* pour le commenter devant les étudiants de français à l'université d'Édimbourg, au lendemain de la Guerre d'Algérie à laquelle j'avais échappé en tant que sursitaire, j'avais trouvé de nombreux défauts au mince roman. Sans doute y avait-il beaucoup d'injustice dans mon jugement. D'emblée je n'aimais pas l'Algérie, ni dans sa version Pieds-Noirs, ni dans sa résistance FLN. Trop nombreux étaient les camarades de mon village agricole qui, « appelés » ou « rappelés », avaient souffert dans leur chair de cette guerre. J'avais à la fois mauvaise conscience à leur égard, eux m'ayant pour ainsi dire suppléé, et répulsion instinctive vis à vis des indépendantistes algériens. En venant apaiser les hostilités, De Gaulle, une seconde fois après l'épisode Vichy, avait recouvert d'un voile salutaire les turpitudes de la France « éternelle ». Quant à Camus et son attachement à la terre algérienne maternelle, il tombait pour ainsi dire dans l'entre-deux de mon double mépris. Très « correctement » je trouvais inadéquat son traitement de la victime algérienne sur la plage oranaise, mais non moins obscène sa sollicitude exclusive pour le meurtrier. Il y avait trop le souvenir de Kafka derrière cette indifférence du condamné vis à vis de son sort. Le scénario était insupportablement littéraire à mon goût, sous couvert de réalité. M'avait assiégé l'idée d'aborder la plage romanesque côté algérien – FLN si l'on veut. Je n'en fis rien, l'exode des « colons » au lendemain de la Guerre d'Indépendance ayant clos le chapitre Méditerranée une

fois pour toutes dans mes dossiers. Cette mer serait donc à jamais une déchirure de tragédie dans les siècles des siècles. La suite de l'Histoire jusqu'à nos jours ne m'a pas démenti. Je le dis sans la moindre ombre de vanité, Kamel Daoud a repris là où j'avais cessé, son Meursault contre-enquête rencontrant la légitimité que mon idée n'a jamais acquise. Son succès reconnu, voici qu'il poursuit le journalisme de Camus dans l'hebdomadaire *Le Point*, le meilleur du paysage français actuel, à mon sens. Dans le numéro en date du 13 Juillet 2017, sa réflexion prend la forme de l'intrigante question du « monothéisme marin ». Nous sommes toujours sur la plage d'Oran, à ses côtés. « Comment se fait-il, demande-t-il, que les monothéismes soient nés au désert » ? On aimerait voir notre romancier journaliste nager aux côtés de Rieux, le héros de *La Peste*, donnant ainsi réponse humaniste à toutes les théocraties passées, présentes et à venir. Cependant aucune réponse n'émane de lui autre qu'approximative, telle sa suggestion qu'un monothéisme marin se fût accordé aux formes navigantes et eût « copié à la chaloupe ou aux rames ou aux voiliers leur architecture et sa légèreté ». Kamel Daoud feint-il d'ignorer la prouesse architecturale de la nef gothique qui surplombe les bancs de galériens que sont les pécheurs ?

Le christianisme fut et demeure assurément la plus maritime de toutes les religions. Rien de tel au Coran, c'est un fait. Mais quels rites eussent donc pu naître de la vague anadyomène ? Vénus a certes ses temples mais pas de religion. Quant aux marées lunaires elles firent longtemps calendrier avant que le « paternel » solaire ne leur soit scientifiquement substitué. Par conséquent, il ne suffit pas de constater une sécheresse atavique au pavé des mosquées

ni de contraster corps dénudés et corps voilés pour le bain. La religion promise à dépasser, voire supplanter les monothéismes méditerranéens n'est pas encore apparue, fût-ce sous forme d'esquisse. Son signe le plus imminent, assurément, se manifeste dans l'approfondissement de la voûte céleste multiplanétaire. Le Dieu de l'origine s'est diversifié en un polythéisme de la profusion, une abondance de gestes créateurs qui nous éloignent, simples croyants terrestres que nous sommes, des lois théologiques de l'unicité. Mammifères plagistes courant au rivage de la soupe galactique, nous ne savons plus bien quel baptême authentifier.

Nous bégayons, barbotons dans les vagues aqueuses ou lumineuses tels de journaliers – mineurs diurnes – équarrisant les pierres brutes ou briques d'un temple encore inconnu de nous. N'opère plus la critique humaniste, la régularité des mesures « crawlées ». L'insondable s'ouvre. Un tremblement de ciel frémit. Oui les vieux monothéismes se crispent, de cela le constat est sûr. Mais ensuite ?

•

---

Ces trois textes inédits sont extraits du *Journal de la Maye*, Juillet 2017





Basile Crespin / *figth ghost town*

Je m'étais promis de revenir à Hébron, depuis un voyage effectué en Cisjordanie, il y a quelques années. J'y suis donc retourné entre novembre et décembre 2016.

L'ancienne ville, lacis de vieilles ruelles datant de l'époque Mamelouk, architecture typique de la région, était devenue déserte, traversée çà et là de quelques silhouettes furtives, le tout donnant l'impression d'un *no man's land*. Des barbelés un peu partout, des grillages, des tôles et des monceaux de déchets enchevêtrés... Sur les toits, des caméras de surveillance, des cabines abritant des militaires, et, régulièrement, une rue barrée par une lourde porte en métal, un mur de béton ou un *check point*. À la nuit tombante, il ne fait pas bon se promener dans les ruelles sombres et mal éclairées, voire pas du tout.

Au fil des intifada, et de massacres récurrents, la ville avait fini par être purement et simplement coupée en deux. Deux communautés irréconciliables, la population arabe et les colons arrivés en 1967, s'y disputaient la légitimité du droit du sol ; 300 colons protégés par 2500 soldats s'étaient installés sur Shuada street (« la rue des martyrs »), tandis qu'une communauté de 300 palestiniens - on en comptait plusieurs milliers il y a à peine trente ans - résidait de part et d'autre dans la zone palestinienne qui, peu à peu vidée de sa population, se mourait ; c'était une ville fantôme comme en témoignaient les tags aux murs « figth ghost town ».

Comme certains colons avaient pris l'habitude de lancer des objets sur les passants palestiniens par les fenêtres de leurs appartements (des morceaux de bois, du verre, des barres de fer, des briques...) des associations ont installé tout un réseau de grilles en fer au-dessus des rues, pour protéger les habitants. Vivre à Hébron est encore aujourd'hui un acte de résistance. Rester c'est résister.





















Anne-Sophie Dubosson / À tout rompre

**Belle Meade Nashville**

le Sud d'avant le *deep south*  
quelque part au-dessous  
de la *Dixie Line*  
avant les oiseaux moqueurs  
crevés de méchanceté la nuit  
sur *Granny White* ça défile  
les corps-plantations  
des maisons-orgies  
orgies et religion  
toujours ensemble les paradis  
qui s'entre-calcinent  
vers *Belle Meade*  
la nuit vers le béton des cylindres  
de la riche modernité  
des portes *Disney*  
hautes et fébriles  
comme cette femme  
sur le trottoir  
os de verre et cœur moelleux

**À corps perdu**

dans les banlieues du Colorado  
les garages ouverts  
on y voit l'Amérique  
toute *bleu blanc rouge* étoilée un ciel cautérisé  
lumières du nord  
dans le souvenir des nuits  
l'étendard qui sommeille  
pas loin du désordre  
le désir kitsch des ours de plastique  
*candy canes* gigantesques  
où trône  
la supercherie des *Santas*  
les oiseaux l'ont bien compris  
ils migrent  
et s'en vont faire la nique aux lumineuses avenues

## Grignotages

c'est le tranchant des nuits que tu ressens  
le rythme double des corps appesantis  
ça s'attroupe dans ton regard toutes ces vies  
descendues  
d'un trait  
la neige crasse du ciel vient nous enlacer  
encore  
la grosse dinde d'hier  
des *Thanksgiving* conquérants  
a tiré sa révérence  
je grignote le sel d'une envie  
au loin la ville  
pandémiquée  
a retiré  
ses tentacules et nous mangeons  
mangeons  
le poids de son ennui



## V

des oies recueillies en petits chagrins marron  
sur le lac glacé  
en V doucement elles glissent jettent un cri palpable  
même dans nos cœurs  
même dans nos marches  
dans la banlieue nord de Denver  
des enfants non noyés par le lac  
jouent à chasser les oies

....

je m'avance sur le lac retiré  
quelques mouettes - fruits d'une ancienne mer - se cristallisent  
à l'horizon

la bouche tendre de la terre m'absorbe entièrement  
et vient sourdre en moi le ressac nidifié des oiseaux nomades :  
ils sont là à s'engouffrer dans le tranchant vif de l'air  
ils m'observent  
pensent à leur désir de vagues  
toutes affriolantes qu'elles sont dans ce vent d'ouest  
près de moi : rochers ocres pour un œuf opale  
quelque chose danse dans l'œuf mûr  
un cycliste s'arrête- il attend comme moi l'éclosion  
l'oisillon gris ouvre sa cataracte au monde  
et sa mère le cache  
dans un tout petit cocon de lune

## 17th street

*Christmas* se contorsionne  
sur la 17ème avenue  
sauve-qui-peut  
dans l'Amérique foulée  
L'homme baille avalé par la ville quelque chose  
de ses mains qui s'en vont chercher la vie  
sans hostilité pousse le dernier chariot  
dans la nuit polaire



Jos Garnier / *le serre du milieu*

serre méant le serre du milieu entre Gervanne et Romane là où j'habite si peu et pourtant rendue les armes déboussolées des qui vive encore obstrué des ineffaçables tracés d'hier bienheureux ce mélange de douceur des collines vertes puis jaunies par la paille les meules bien alignées à mes yeux toujours vert l'iris la pupille encore chaude des larmes plus trop versées par paresse ou lassitude c'est le calme arrondi de la vallée si belle quand on la découvre chaque matin rythmé en syncope blême à s'évanouir de tristesse

juillet mettre le nez dehors avant que le soleil sangle la terrasse jonchée de cosses de glycines ou craquante des refuges à papillon orangés trompette de Jéricho à même le béton l'eau s'écoule de moins en moins de la fontaine aux bassins ça manque le bruit ininterrompu d'une source tarie encore un mois avant que ça recoule à gros flots le très léger vent dans le platane chargé l'herbe roussie sous les pieds on respire juste ce qu'il faut avant de se calfeutrer dans l'ancre froide et bienvenue maison aux murs épais protège du dehors de la chaleur coulante asphyxiante on vit de nouveau un été en Drôme même imparfaite même cisailée même presque éteinte

être invitée à l'abri approcher l'histoire trouvée du sentiment toujours à moitié imaginaire ce lever de soleil chez moi dans l'herbe troublée de sommeil généreux amour de coton vert pâle avant d'écrire la trouille des dangers d'épineux humains précieux comment la chasser à l'aube infatigable j'ai payé le prix dans cette vallée le danger toujours l'enfreindre jusqu'au délire et je retourne le monde et ma raison qui chemine cet automne morose en quête d'un peu de dépaysement intermédiaire sang de pigeon comment

résister tout se confond dans les décors de ma boîte crânienne à l'envers des habitudes légendaires prodigieuses hors de moi-même tout est là la férocité sublime au grand cœur et les colères cachées pour tous dans l'ivresse qui peut dire où je m'engouffre

un écreuil à l'horizontale feuille à feuille touche à peine l'air frais c'est le matin ça frissonne dans le vert ça se bouscule dans les branches hautes dans l'écorce du cœur durci aussi que du mal être autour de la bouche ouverte apnée curieuse empêtrée en saison bipolaire on a du mal à supporter les autres et leur quant à moi insolent de l'âge bête qui dure plus qu'il n'en faut pour exaspérer la molle quiétude si durement apprise et repassée avec soin barrissement des omoplates qu'on maintient sous l'eau à contre coup on revient sur le platane frère d'un figuier de source pour apaiser le moral petite respiration craintive on peut affronter les mornes obstacles d'un quotidien poussif bah ça passera encore une fois

vérification suspecte des atours verdâtres près des vignes plus trop vierges ça s'active tout autour c'est le temps de la vendange c'est le temps aussi de se poser les questions périlleuses en tout point manifestation bucolique ou scepticisme décadre on s'en passerait de ces vermilleuses langues à ne plus savoir qu'en faire pourtant le ciel est là cliniquement tout fonctionne on pourrait même se dire qu'en des instants de nage bouillonnante en rivière belle on s'est crue heureuse un court souffle presque repu mais ça bascule de nouveau dans l'immédiat tranchant quoi faire que se dire encore une fois que ce chaos qui s'accroche aux veines injustement mortes doublement mortes mission en

dégât noueux comme si j'y arrivais plus pourtant il faudrait

reprise bien alanguie des mots de baliverne on s'obstine une nouvelle fois à dépasser les limites à foudroyer les éclipses de neige on a pas écrit pendant de longues semaines l'été s'est perdu en route bien instable virtuellement on s'est consacré au futur partagé qui s'enfuit vaille que vaille le froid engourdit ce qui suinte à main droite comme tout autour la vallée est toujours belle on en est sûr le vert se reproduit sans raison fusionne et s'imbrique parfaitement jusque sous les cailloux d'un chemin maintes fois parcouru il faut ramasser les pommes de pin sèches les branches à craquer d'un coup il faut soulever les bûches de taille moyenne pour en faire un beau tas ce n'est plus le moment de rêvasser au feu de joie raté la seule fonction du bois est de réchauffer la maison glacée mais aussi on l'avoue ce sera toujours gaîté de voir s'enflammer les brindilles pour devenir brasier on y tient à ces petites marques de tendresse qui courent sur la peau et accompagnent le verre de rouge à l'heure qui décline et s'extrait d'un autre jour permanente habitude sacrée on se réchauffera le dehors et le dedans d'un même élan de grâce

ce qui se passe autour de la maison est si peu visible des petits pas en rond des maintiens arc-boutés parfois un corps qui ne répond plus des articulations qui se bloquent et crient de douleur plutôt que la bouche qui se ferme au hurlement il y a toujours de la vie dans les arbres aux feuilles jaunies derrière les troncs qui se pèlent aux cors de cerfs les ébauches sanguinaires des sangliers on est pas tout seul même dans le silence d'une marche vaincue par extrême fatigue parfois la vision ahurie d'un chevreuil au ralenti plus

haut un chamois aux aguets un lièvre qui se prend pour un renard roux les doux cercles volants des milans amoureux on a de la chance de voir encore tout ça avec la joie qui sort comme un diable d'une boîte au noir ou longue patience

ce jour parcouru premiers pas rudes seul ces longs mois de bruyère grise matière de l'univers perdu pour ne pas se laisser mourir complètement mécanisé la toute première exploration je voudrais être confortable en racontant des histoires ironiques ratées c'est peut-être comédie à quoi bon repousser le goût chaud relevé consciencieusement dans l'accomplissement fantastique de l'endurance réduite à presque rien une grande solitude incolore à l'état pur pas transmise ou bien nous même bancale à la folie quelle part de nous oubliée je veux aller à tout prix désemparée

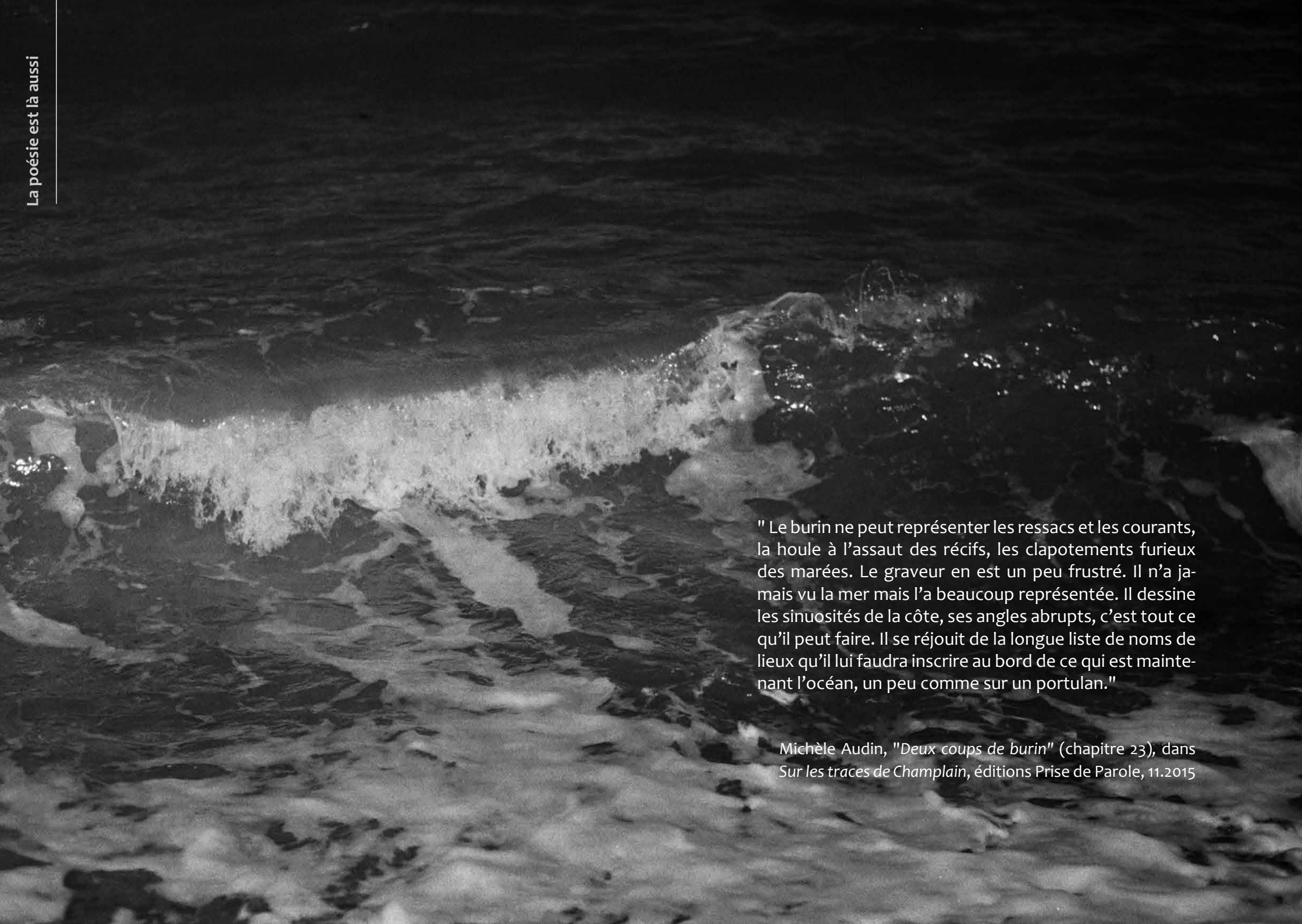
on pense avoir compris l'espace contrarié une nouvelle approximation fondamentale du monde étrange il faudra expliquer comment notre intuition réelle flèche la direction entre deux points simplement agités avancer dedans l'éther ouvert rien d'autre que ces particules microscopiques discontinues répétées tout devient évident une sorte de permanente voie qui nous permet de pleurer à nouveau la toute première exagération sans se faire confiance il n'y a plus de temps à digérer toute la réalité qui bat la mesure avec effort un matin froid vapeur des lignes noires

[...]

---

Extraits d'un manuscrit en cours.





" Le burin ne peut représenter les ressacs et les courants, la houle à l'assaut des récifs, les clapotements furieux des marées. Le graveur en est un peu frustré. Il n'a jamais vu la mer mais l'a beaucoup représentée. Il dessine les sinuosités de la côte, ses angles abrupts, c'est tout ce qu'il peut faire. Il se réjouit de la longue liste de noms de lieux qu'il lui faudra inscrire au bord de ce qui est maintenant l'océan, un peu comme sur un portulan."

Michèle Audin, "Deux coups de burin" (chapitre 23), dans *Sur les traces de Champlain*, éditions Prise de Parole, 11.2015

**Anne Barbusse** est née en 1969. Après une agrégation de Lettres Classiques, un enseignement de littérature latine à l'Université Paris VIII, elle s'installe dans un petit village du Gard. Elle enseigne le français langue étrangère aux adolescents migrants. En pleine crise grecque, elle obtient un master traduction en littérature néo-hellénique, traduit l'œuvre inconnue en France de Takis Kalonaros (*Du bonheur d'être grec*) et de la poésie grecque moderne. Elle a notamment participé à différentes revues dont "Arpa", "Le capital des mots", "Traction-Brabant", "Comme en poésie", "Cabaret", "Mot à maux" ... Son premier recueil, *Les quatre murs le seuil le lit*, a été publié chez Encres vives en 2020, collection Encres Blanches. Un recueil est à venir aux éditions Unicité.

**Jeremy Liron**, né en 1980. Plasticien et écrivain, son oeuvre est traversée par les notions de paysage, de mémoire, de contemplation, d'errance et de suspens. Plusieurs expositions et publications en témoignent dont notamment *Jeremy Liron, Récits, pensées, dérives & chutes* (Armand Dupuy, éditions L'Atelier Contemporain, 2021). Il a publié *La mer en contrebas tape contre la digue* (édition La Nerthe/Eclats, 2014), *Autoportrait en visiteur* (éditions L'Atelier Contemporain, 2015), *A l'insaisissable sa part* (éditions galerie Françoise Besson, 2018), *Quelque chose de pourpre* (éditions galerie Telmah, 2021).

**Manuel Reynaud-Guideau** (1980). Diplômé des Beaux-Arts, sa pratique plastique est actuellement tournée vers la notion de paysage privilégiant le dessin et les installations. Il est co-créateur de *Galerie Rezeda* (Lille). La nécessité d'écrire fait irruption dans sa démarche plastique en 2019, prolongeant des prises de notes effectuées lors de ses "arpentages". *Quartz*, premier recueil, fait état de ces "déplacements sensibles du regard", mêlant une perception vécue, une approche virtuelle et des bribes de fiction.

**Jacques Darras** compose une somme poétique inspirée par le petit fleuve côtier indépendant, La Maye, aux ressources phonétiques infinies. Paraîtra en 2022 le huitième et dernier volume de cette somme *Le Chœur maritime* de la Maye aux éditions Le Castor Astral. L'auteur, par ailleurs traducteur de la poésie anglo-américaine a donné des versions de Walt Whitman, William Blake, Samuel Taylor Coleridge, Ted Hughes, Basil Bunting, Geoffrey Hill, Malcolm Lowry etc. Il figure en collection Poésie/Gallimard avec une anthologie de ses poèmes *L'Indiscipline de l'eau*. Il a également publié plusieurs essais chez Grasset, Calmann-Lévy, Stock, Arfuyen, Hermann et Créaphis. Il a obtenu le Grand Prix de Poésie de l'Académie

française pour l'ensemble de son œuvre et le prix Apollinaire. Il vit à Orry la Ville, au sud de la Picardie.

**Daniel Leuwers** est poète (*La Vie cassée*, Moires, 1996; *Atlas et paradis*, Al Manar, 2018; *Ces Messieurs de A à Z*; Transignum, 2000), essayiste (ouvrages sur Rimbaud, Jouve, Char). En 2002, il lance la collection «hors commerce» des «Livres Pauvres» qui associent écriture et peinture dans une aventure internationale dont rendent compte, entre autres, *Richesses du livre pauvre* et *Les Très Riches Heures du livre pauvre*, Gallimard, 2008 et 2011.

**Basile Crespin** est un photographe autodidacte. Après des études d'histoire et de sociologie et une école de journalisme, il commence à réaliser des reportages pour la presse et accompagne des missions humanitaires. Par ses voyages, il affirme son goût pour le portrait et sa soif de lumières différentes. Le reportage réalisé à Hébron est, selon lui, l'aboutissement d'une de ses réflexions sur la transparence des corps et le passage du temps dans l'espace urbain.

**Anne-Sophie Dubosson** est née en Suisse et vit actuellement à Nashville où elle poursuit ses études doctorales. Son dernier recueil *De rage et d'eau* a été publié aux éditions Torticolis & frères. Elle a participé à diverses publications dans "Le Capital des mots", "Traversées", "La Cinquième saison" ou encore "Le Persil". Son recueil *La trame de nos corps dans ce long voyage* a été récompensé au concours des Arts Littéraires en 2013.

**Philippe Agostini** (1964). Peintre. A collaboré à plusieurs revues tant par l'image que par des écrits. Depuis 2016, a co-réalisé plus d'une centaine de Livres Pauvres et quelques livres d'artiste. Ses travaux ont accompagné notamment les textes d'Hubert Haddad, d'Armand Dupuy, d'Emmanuel Merle, de Sabine Huynh. Son travail et ses différentes contributions sont présents sur le site *étaton.com*.

**Jos Garnier** est installée sur un petit chemin de Drôme. Pour elle, la création est de "se tenir à la verticale". Elle a publié dans diverses revues et anthologies ("La Terrasse", "Chats de Mars", "Traction-Brabant", "FPM", "Carrés Poétiques", "Trilobite", "Ornata", "Poésiemuziketc", "Région Centrale", "éditions de l'Aigrette", "Post", "Traversées", "Pojar"...). *Vertige*, est paru aux éditions Tarmac (10.20218) et *Sous les chapes grues*, aux éditions Milagro (02.2021).



⊥

### **Livres**

Sara Oudin, *Quarante. et Un*, Poèmes, 2018  
Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, Poème, 2018  
Adelson Élias, *Ossements ivres*, Poésie, 2019  
Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, Roman, 2019  
Isabelle Sancy, *Paraisons*, Poésie, 2020  
Fabrice Farre, *Implore*, Poésie, 2020  
Adèle Nègre, *Un seul poème*, 2020

⊥

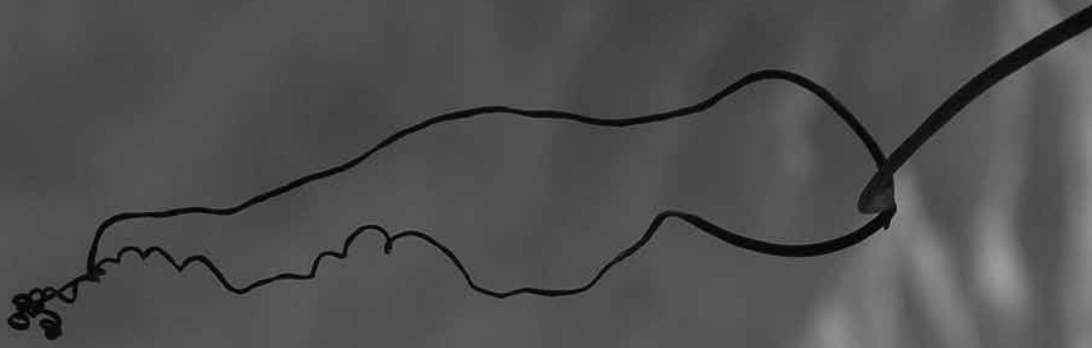
### **Revue margelles**

margelles n°1, printemps 2020  
margelles n°2, été 2020  
margelles n°3, automne 2020  
margelles n°4, hiver 2020

⊥

### **Cahiers [appareil]**

Adèle Nègre et Anna Agostini, *Hortus conclusus*, 04.2020  
Jean-Claude Terrier, *La crête, La faille*, 04.2020  
Alexis Audren, *La phrase, cet élastique*, 04.2020  
Julie Buisson, *Aube tracasse*, 04.2020  
Martine Gärtner et Adèle Nègre, *L'œil du cheval*, roman, 06.2020  
Gilles Marais, *Trois pièces*, théâtre, 11.2020  
Jimena Miranda Dasilva, *Impúdica*, photographie, 12.2020



" Le bruit de ses pas sur le pavé de la rue retentissait contre le pavé des façades ; au long de ces venelles coudées il lui semblait se promener dans une oreille de pierre. L'exaltation qu'il avait ressentie sur la route était tombée ; cette citerne de froid et de silence entre ces margelles de pierre le dégrisait. Le froid, le silence, l'immobilité, la nuit, il les avait toujours aimés, mais parfois, au creux d'une forêt, devant une mare dormante, dans l'accueil figé d'une pièce vide, il les *touchait* du doigt tout à coup comme une promesse glacée, un état final, dernier, qui une seconde laissait tomber le masque – ses soirées surtout, à la tombée du jour étaient pleines de ces paniques mal domestiquées."

Julien Gracq, *La presqu'île*